REVUE DES LIVRES

I. — Trois Appréciations Littéraires sur « L'Épopée Blanche » [1].

VOICI, d'abord, les titres des différents chapitres de ce charmant ouvrage de Monsieur Louis-Frédéric Rouquette (2) : — a) *Liminaire* (p. 5) ; b) *Lettre de S. É. le Cardinal Dubois* (p. 7) ; c) *Lettre de S. É. le Cardinal van Rossum* (p. 9) ; I. La Croix de DIEU, la Croix des Hommes (p. 13) ; II. Ceux qui préparent la Moisson (p. 21) ; III. Vers l'Ouest (p. 29) ; IV. La Course du Flambeau (p. 37) ; V. La Chanson du Pays (p. 45) ; VI. Misère (p. 51) ; VII. Dans la Prairie (p. 57) ; VIII. *Natoya Nikowan* — L'Homme divin (p. 65) ; IX. « Je me souviens » (p. 71) ; X. L'Homme au bon Cœur (p. 77) ; XI. Le bon Samaritain (p. 89) ; XII. De l'Océan à l'Océan (p. 97) ; XIII. La Chanson du Travail (p. 103) ; XIV. Un Souvenir parmi mes Souvenirs (p. 111) ; XV. Solitude (p. 119) ; XVI. L'horrible Nuit (p. 123) ; XVII. La Mort du Sage (p. 133) ; XVIII. *Hoc fac et vives* (p. 139) ; XIX. L'Évêque du Vent (p. 145) ; XX. Au Cœur de la Tempête (p. 153) ; XXI. « Jamais plus » (p. 159) ; XXII. Le Sang des Martyrs (p. 165) ; XXIII. Sous une Tente en Peau de Buffle (p. 175) ; XXIV. L'Évêque errant (p. 183) ; XXV. Pour la première Fois (p. 189) ; XXVI. Rose de France (p. 197) ; XXVII. Elles étaient quatre (p. 203) ; XXVIII. A l'Ombre de la Croix (p. 211) ; XXIX. Sous le Signe de la Vierge (p. 221) ; d) *Notes et Références* (p. 231) ; e) *Bibliographie* (p. 245) ; f) *Carte ecclésiastique du Nord-Ouest canadien.*

(1) Louis ROUQUETTE, *C. L. H.* : — *L'Épopée Blanche*, par Louis-Frédéric ROUQUETTE. Volume in-12, de 252 pages (9 fr.). Ferenczi et Fils, Éditeurs, 9, rue Antoine-Chantin, Paris (XIVe) ; 1926.

(2) Nous avons le vif regret d'apprendre la mort inopinée — mais très chrétienne — de cet intéressant conteur (10 mai 1926). Nous recommandons, bien vivement, le repos de son âme aux suffrages de nos lecteurs.

§ I. — « *France Illustrée* », Paris [1].

Commençons par dire du mal de ce livre, dont nous aurons à dire tant de bien. Et regrettons que ces pages merveilleuses, où les plus héroïques de nos Missionnaires reçoivent l'hommage qu'ils méritent, aient été éditées chez Férenczi. D'autres maisons eussent été plus désignées que cette officine, d'où sont sorties tant d'ordures pornographiques, pour célébrer un si noble sujet.

Cette réserve faite, il nous reste à présenter à nos lecteurs l'auteur, Mons. Frédéric Rouquette, et ses héros, les Oblats de MARIE Immaculée.

Mons. Rouquette est un *globe-trotter*, qui a parcouru toutes les mers, contemplé tous les cieux, affronté tous les dangers, comparé toutes les races. Après avoir amassé, en roulant sa bosse à travers le monde, des trésors d'expérience, il est tombé, un jour, sur de pauvres Missionnaires. Missionnaires de pauvres, de pouilleux, de crève-la-faim ; Missionnaires des immensités blanches du Mackenzie, du Yukon, de la Terre Stérile, de la Baie d'Hudson. Et l'exemple de ces hommes extraordinaires, humbles autant que grands, fut tel que Mons. Rouquette revint à la foi de son enfance, que, en second lieu, il résolut de faire connaître à la France les merveilles qu'il avait contemplées là-bas. L'*Épopée Blanche*, c'est le récit pittoresque, vivant, passionnant, épique, de la vie des Oblats qui évangélisent les « Royaumes de la Neige » du Nord-Ouest canadien.

Deux livres ayant trait au même sujet ont déjà été édités par la librairie « Spes » : *Aux Glaces Polaires*, dont le tirage, après quatre années, dépasse 50.000 exemplaires, et *Apôtres Inconnus*, dont nous avons, ici même, fait l'éloge, voici quelques mois (2). Leur auteur, le R. P. DUCHAUSSOIS, est lui-même un de ces héros de l'*Épopée Blanche* et, donc, particulièrement bien placé pour en parler pertinemment.

* * *

Quels sont-ils, ces Missionnaires ? Des Français ou des Canadiens français, dont le livre de Mons. Rouquette nous donne, en passant, le portrait.

Voici, par exemple, Mgr GROUARD, magnifique et solide vieillard de 85 ans, à qui l'auteur porta lui-même, l'an dernier, au fond de

---

(1) Cfr. « *La France Illustrée* » (40, Rue La Fontaine, Paris-XVI[e], 53[e] Année, N° 2677 (20 mars 1926), pp. 259-260 : *L'Épopée Blanche* (Yves Pichon).

(2) Voir « *Missions* », 59[e] Année, N° 226 (décembre 1926), page 370. Nous en reparlerons. En attendant, voici, une fois de plus, l'adresse de la Librairie « Spes », qui a publié les dernières éditions des *Glaces Polaires* et des *Apôtres Inconnus* : 17, rue Soufflot, Paris (V[e]).

son Vicariat apostolique de l'Athabaska, la croix de la Légion d'Honneur, de la part de la France.

Qui est Mgr Grouard ?

Écoutez la simple citation : — « *Venu au Canada, en* 1860, *il y a toujours résidé, depuis. A fait connaître et aimer le nom de la France en Alberta et jusqu'aux extrémités du Nord. Une foule de noms géographiques sont français, grâce à lui. Prêtre zélé, Missionnaire infatigable, navigateur, géographe, explorateur, bâtisseur de villes, architecte, peintre, compositeur, écrivain, agriculteur, il est, à quatre-vingt-cinq ans, le pionnier le plus intrépide du Grand-Nord. Il a recueilli les orphelins et les orphelines dans les institutions françaises fondées par lui, a sauvé la vie de Mgr* Clut *en une circonstance mémorable ; a protégé, au péril de sa vie, des femmes indiennes exposées aux brutalités de leurs maris, a soigné les malades et consolé les agonisants, a publié des livres sur la Religion en huit langues indigènes.* »

Pour une fois, — n'est-ce pas ? — voilà une croix d'honneur bien placée. Presque aussi bien placée que sur la poitrine d'un M. Maxim, restaurateur « bien parisien », ou d'une Mlle Zambelli, danseuse d'Opéra.

Voici, maintenant, son collègue Mgr Breynat, Vicaire apostolique du Mackenzie :

« J'ai demandé :

« — Où est Monseigneur ? »

« On m'a répondu :

« — Monseigneur est en route..., quelque part, *là-haut*, sur la Rivière de l'Ours, au Fort Bonne-Espérance, peut-être, ou bien à la Mission du Saint-Nom de Marie, passé le Cercle arctique. Seul Celui qui le mène sait sur quelle misère il se penche, à quelle détresse il apporte la consolation de la Foi. Dans le blizzard et la tempête, sous la magique splendeur des aurores boréales, il va... On l'appelle : *The Bishop of the Wind — L'Évêque du Vent.* »

« Un jour, par un froid de 50 degrés sous zéro, il a le gros orteil gelé. Bientôt même, la gangrène s'y met. Au prix de souffrances indicibles, après huit jours de marche et deux jours d'affreuse tempête de neige, exténué, mourant, il arrive, enfin, à la Mission de la Nativité, où l'attend Mgr Grouard.

« Dans ses bras robustes, Monseigneur porte le corps inanimé, comme un père porte son enfant. Et c'est le chaud réveil, dans la quiétude de la Mission. Monseigneur est debout au chevet du malade. Il a retrouvé son courage et sa joie.

« — L'orteil ? Ta, ta, ta, *cent trente-deux !* Ça ne sera rien. Il est gangrené ? Peuh ! un coup de rasoir. Remercions Dieu... »

« Monseigneur allume sa pipe, sa bonne pipe qu'il n'avait pas fumée depuis les jours d'angoisse :

« — Frère Ancel, affûte ton couteau. Enlève-moi ça. »

« Ça, c'est l'orteil boursouflé, noir, gangrené.

« Il n'y a ni chloroforme, ni cocaïne : on s'en passera.

« — Père, du courage ! »

« Du courage, le patient en a. Il dit simplement :

« — Frère, faites vite : à la grâce de Dieu ! »

« La lame glisse sur un tendon. Un cri, un long cri de douleur. C'est fait.

« ... Et depuis, le Père Breynat est devenu Mgr Breynat... Le sol où son pied mutilé se pose devient terre de Dieu. »

Et ces chefs ont des soldats dignes d'eux. Mais passons. Parlons de ceux qui ne sont plus.

* * *

Voici évoquée la grande, la sainte figure d'un des premiers pionniers de l'Extrême-Nord, Mgr Grandin, sacré évêque à vingt-huit ans.

« La crosse est un bâton de pèlerin, son but le rachat des hommes.

« — O douleur ! s'écrie-t-il, dans l'immense pays qui m'est confié, il ne se perd pas une peau de bête, et des âmes qui ont coûté le sang de Jésus-Christ se perdent tous les jours... »

« Les Esclaves (tribu indienne du Mackenzie) méprisent cet évêque en haillons : ils s'éloignent. Mais le « grand Chef de la Prière » saute dans un canot en écorce, les poursuit, les rejoint, les harangue :

« — Je viens, de la part de Dieu, pour vous enseigner le chemin du ciel. J'ai appris combien vous étiez malheureux dans cette vie si courte, et je voudrais, au moins, que vous soyez heureux dans une vie qui ne finira pas. Pour vous, j'ai quitté la maison de mon père. Voyez mes mains : elles sont crevées d'ampoules, durcies par le travail. Je bâtis, pour vous, la Maison de Dieu, et vous me laissez seul. Vous aussi, vous mourrez, et vous rendrez compte à Dieu de votre mauvaise vie et du mépris que vous avez eu pour son envoyé. Ah ! vous vous plaignez que je ne vous donne pas de tabac : vous irez fumer avec les mauvais esprits ! »

« Alors, un vieillard de la tribu se lève et dit :

« — Père, ne juge pas nos cœurs d'après nos paroles : nous sommes des enfants, et nous parlons comme des enfants... Les autres blancs viennent à nous comme des maringouins. Un maringouin arrive, suce le sang, et puis s'en va. Voilà ce que font les étrangers qui viennent dans le pays. Ils nous arrachent ce que nous avons et, ensuite, on ne les revoit plus. Mais, toi, nous voyons maintenant ce que tu es, et nous allons te suivre. »

« Et le retour fut grand, et la moisson fut belle. »

Puis, c'est le Père Lacombe, l'Apôtre des Pieds-Noirs, le grand arbitre de toutes les guerres entre les tribus indiennes. A lui bien des cheminots du *Canadian Pacific Railway* durent de n'être point massacrés par les Peaux-Rouges exaspérés. En reconnaissance, les chefs du Chemin de Fer du Pacifique (dont il avait même, « pour un jour », été reconnu Directeur, afin de traiter avec les indigènes) lui donnèrent une « passe » gratuite sur tous les trains. Passe « Father Lacombe and Secretary », qu'il donnait très généreuse-

ment à ses collaborateurs ; lui-même voyageait « sur sa mine ». Ce qui fit un jour un étrange quiproquo.

« La Supérieure des Sœurs Grises, accompagnée d'une jeune converse, se rendait à Edmonton, munie de la fameuse « passe ». Arrive un contrôleur. On lui montre la carte. L'homme suffoqué, demande :

« — *Well ! Who is Father* LACOMBE (Bon ! qui est le Père LACOMBE) ?... »

La Supérieure répond :

« — *I suppose it ought to be me* (Je suppose que ce doit être moi). »

« — *All right, Sisters !...* »

Mais il nous faut clore ici ces citations. Et, pourtant, Père FALHER, Frère LERICHE, Frère ALEXIS, Père GROLLIER et tant d'autres..., que ne pourrait-on dire sur tous ?

* * *

Un mot sur les brebis, après avoir parlé du pasteur.

Brebis ?... Terme de pure rhétorique, car quel cran ne fallut-il pas aux premiers Missionnaires pour aborder ces sauvages et quelle persévérance pour parvenir à modifier, si profondément, leurs mœurs !

Mépris complet de la femme, du vieillard, de l'enfant, de tout ce qui est faible. Sorcellerie, cruauté, vol, pillage, mensonge : ce sont leurs moindres défauts.

« La force seule compte. Le vieillard, la femme, l'enfant ? Faiblesses inutiles. Le grand-père rôde autour du foyer, cassé, les paupières rougies, et ses mains tremblantes se tendent...

« — Va-t'en, il n'y a rien pour toi. Que fais-tu parmi nous ? A quoi sers-tu ? Tu ferais bien mieux de mourir... »

« Au petit jour, on a levé le camp. L'ancien se réveille. Quoi, plus de bruits autour de lui ? Où sont les marmots piailleurs, pourquoi n'entend-on pas la voix criarde des femmes ?... Où est l'errance fouineuse des chiens ?... Il n'y a plus que la cendre dispersée, des os calcinés et des tisons éteints. Il est tout seul, tout seul...

« Et le vieillard attend la mort. Les heures de cette agonie sont longues, ses doigts décharnés se crispent sur son ventre parcheminé. La nuit amène sa terreur, l'ombre est peuplée de bêtes voraces, et déjà luisent les prunelles des loups... »

* * *

La femme ! Elle, surtout, porte le poids de la malédiction d'Ève. Quand le Missionnaire prêchait, les hommes écoutaient, assis en rond ou debout auprès de lui. Les femmes se tenaient tout au fond : elles ne pensaient pas que le Verbe de DIEU pût être pour elles...

« Des ombres dans le brouillard, une ombre d'homme, une

ombre de chien, et, titubant, une ombre de vieille femme, une ombre qui chancelle et qui s'abat... Ils ont marché pendant le jour, ils ont marché pendant la nuit. Depuis dix jours, ils vivent d'huile de phoque et de lanières de caribou.

« Les chasseurs de la tribu sont là.

« — Ittikoudjouk, qu'est devenue ta femme ? »

« Le chasseur fait un geste : elle est là-bas, très loin.

« — Elle ne pouvait plus marcher. Je l'ai portée pendant trois étapes, et trois étapes je l'ai traînée ; puis, je ne pouvais plus ; alors, je l'ai laissée. »

« L'homme refait un geste : elle est là-bas, très loin... Depuis, dix fois, la nuit est revenue... Le groupe, autour de lui, commente la chose.

« — Peut-être elle est morte, peut-être elle vit... »

« Et chacun retourne chez soi.

« Les hommes de la police viennent :

« — Ta femme ? »

« — Elle est là-bas, très loin... : dix jours... »

« Et les hommes de la police rentrent dans la hutte, où le poêle fait son ronron.

« Alors l'Homme de la Prière arrive.

« Ittikoudjouk répète :

« — Elle est là-bas, très loin... : dix jours... »

« — J'y vais. »

L'Oblat n'a pas hésité : il y a une chance sur deux de sauver cette âme. Vite des chiens, un traîneau et en route !...

Un soir, dans un « iglou », une larve humaine, où vit une dernière lueur... C'est le retour dans les rafales.

Alors, se manifeste le miracle d'amour. L'Esquimaude demande à connaître ce Dieu dont les serviteurs bravent la mort pour sauver une femme. L'eau du baptême coule sur son front...

Ceci se passait, il y a quelques mois à peine, au Cap Esquimau, dans cette Mission, perdue à l'autre bout de la terre, où la Petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus étend son manteau blanc de Carmélite pour consoler et pour bénir les âmes de bonne volonté

Sous le ciel polaire, dans les tourbillons de la bourrasque, il neige des pétales de roses. Rose d'amour, rose de charité, rose qui vient du beau pays de France...

* * *

« Une Esclave de la Rivière des Liards vint, un jour, me trouver. Elle pleurait et me dit sa misère : l'éternelle misère — la faim. La poursuite du gibier qui se dérobe, les orignaux, les chèvres, les lièvres polaires : rien, — pas ça, pas même une perdrix. Ils vont, elle et son compagnon : l'espoir les mène, la bête mauvaise ronge leurs entrailles.

« La mère porte un jeune enfant : le sein est tari, le petit affamé meurt.

« L'homme est parti tenter une dernière chance. Il revient, accablé.

« — Nous sommes perdus... : je n'ai rien trouvé, et je n'ai plus de force. »

« Et voici qu'il aperçoit le misérable corps que le froid et la mort ont bleui... Les yeux de l'Indien luisent de convoitise :

« — Mais voilà de la viande ! Allons, femme, coupe-moi ça. »

« — Oh ! Père, Père, me disait-elle, je ne voulais pas. Mais il avait un regard si mauvais que j'ai eu peur pour ma vie. Alors, j'ai découpé les membres de mon enfant, et je les ai mis dans la chaudière... Et il m'a ordonné : « Mange aussi... » Je n'ai pas voulu, je pensais : « C'est la chair de ma petite fille », et je pleurais je pleurais. Hélas ! Père, me pardonnerez-vous ? Je n'ai pas mangé, *mais j'ai bu le bouillon.* »

* * *

Quelle misère ! et quel travail surhumain suppose la conversion de ces cœurs de glace !

Est-il chapitre plus passionnant que celui où est raconté le baptême du vieux sorcier John Peters, à l'article de la mort ? Ah ! en voilà un qui s'est gaussé du Missionnaire blanc ! Lui en a-t-il joué des tours, lui en a-t-il fait voir de toutes les couleurs ? Et, miracle surprenant de la grâce, le voici qui, avant de trépasser, fait appeler le Père, demande le baptême, renonce à Satan, brûle tout ce qu'il avait jadis adoré...

« Et, soudain, l'Indien se lève. Drapé dans ses haillons, il est debout ; décharné, pitoyable et sublime, il va à tâtons et prend un objet bizarre qui pendait à un clou. C'est le vieux tambourin des fêtes, à la peau parcheminée, usé par des générations de jongleurs, — celui qui animait les danses païennes et scandait les appels maudits.

« — Que fais-tu, mon grand-père ? »

« — Regarde. »

« Et, du pied écartant les tisons, il jette le tambour dans le foyer. Une grande flamme monte, la carcasse se tord, la peau se fend : il n'y a plus rien, — plus rien ne subsiste d'un passé haïssable.

« Alors le vieux sorcier s'étend sur son grabat :

« — *Tapwé, nasisim, namawikatch !* — Vraiment, mon petit-fils, jamais plus ! »

« Et il attend la mort, l'âme sereine. »

* * *

J'en passe, et de fort belles.

Aux Pères Oblats de France comment ne pas unir, dans notre admiration, les Pères Canadiens français et les héroïques « Sœurs Grises », qui partagèrent tous leurs périls, tout leur dénuement ?

Comment aussi ne pas unir les coureurs des bois, ces pionniers de l'Évangile dont la parole précéda celle du prêtre, comme jadis

celle de Jean-Baptiste annonçait, aux déserts de Judée, la prochaine arrivée du Verbe de Dieu !

Écoutez cette histoire du vieux Canadien Sulpice La Berge, compagnon de Mons. Rouquette, et dont le parler savoureux et le solide bon sens rappellent si bien ceux de notre vieux terroir français.

« — Freddy, mon garçon, vous êtes bien le plus insupportable Français de France que je connaisse, et Dieu sait si j'en ai rencontré, au cours de ma vie, des Français... Quand vous aurez fini de courir le *coli-mailla* avec ce chien !... Un chien, d'abord, ça doit coucher sur la dure et non dans une maison d'chrétien. »

« — Sulpice La Berge, mon ami, vous êtes un sans-cœur. Si vous vouliez lever votre honorable personne, vous constateriez que le thermomètre marque 33 degrés sous zéro et que la sagesse des nations proclame qu'il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors. »

« — Oh ! J'sais ben, avecque vous on n'a jamais le dernier. Enfin, je préfère vous voir faire l'*chicoleux* que d'vous voir avec des *chimères.* »

« Et, renfrogné, Sulpice La Berge, Canadien de Montréal, *en dessus* de Québec, tire sa pipe et ne dit plus mot...

« — Freddy, mon garçon, vous êtes bien le plus insupportable Français de France que je connaisse... »

« J'ai joué avec mon chien. Mon chien dort. Sulpice La Berge fume sa pipe et crache. Puis, sa pipe meurt : il la tapote sur le talon de son mocassin, la fourre dans sa poche et dit :

« — Du reste, les Français de France, c'est tous des drôles d'corps, turlura, turlurette : ça piaille, comme de la volaille, et ça crie à la liberté — la liberté pour soi, mais pas la liberté des autres : déplante-toi de là que je m'y mette. Ca veut crâner même avec le Bon Dieu. Ça naît, pour le moins, socialiss' et révolutionnaire ; mais, dès que ça a quatre ans, ça joue au soldat. Ça trépigne : « Je veux de la poudre et des balles... »

« Je souris :

« — Permettez, Sulpice, notre civilisation... »

« ... Et la dispute dure des heures... »

* * *

« Dans ce livre », écrit Mons. Rouquette, « je veux dire l'épopée magnifique de ceux qui, ayant abandonné tous les biens de ce monde, sacrifient leur vie pour la gloire de Dieu et la conquête des âmes...

« Je ne suis qu'un pèlerin qui vint s'asseoir, un jour, à leur foyer ; mais mon âme a gardé l'empreinte de leur âme et mon cœur les vibrations de leur cœur. »

Et, après avoir magnifiquement chanté l'héroïsme de ces hommes incomparables, que les païens antiques eussent déifiés, Mons. Rouquette termine son livre par une page où se lisent ces

simples mots, si éloquents, si poignants, si propres à nous faire venir à tous la honte au front :

LES MISSIONNAIRES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE SONT EXPULSÉS DE FRANCE...

Yves PICHON, *prêtre.*

§ II. — « *Croix* », de Paris [1].

Il n'y a pas d'épopée que l'Iliade, ni que celles des gestes de Charlemagne ou de Guillaume, ni que celle qui, de notre temps, vient d'être vécue sur la Marne et sur la Meuse et qui attend toujours son Homère. Et, de même, il n'y a pas de héros qu'Achille et Hector, Roland et Olivier, ni que les combattants de Dixmude et de Verdun.

N'est-ce pas un héros, aussi, et d'une épopée égale aux plus magnifiques, ce vainqueur de la neige, Mgr GROUARD, qui fut cité ainsi à l'ordre du jour de la France et du monde :

— *Venu au Canada, en* 1860, *il y a toujours résidé, depuis ; a fait connaître et aimer la France, en Alberta et jusqu'aux extrémités du Nord ; une foule de noms géographiques sont français, grâce à lui ; prêtre zélé, missionnaire infatigable, navigateur, géographe, explorateur, bâtisseur de villes, architecte, peintre, compositeur, écrivain et agriculteur, il est, à quatre-vingt-cinq ans, le pionnier le plus intrépide du Grand-Nord. Il a recueilli les orphelins et les orphelines, dans les institutions françaises fondées par lui ; a sauvé la vie de Mgr* CLUT, *en une circonstance mémorable ; a protégé, au péril de sa vie, des femmes indiennes exposées aux brutalités de leurs maris, a soigné les malades et consolé les agonisants, a publié des livres sur la Religion en huit langues indigènes.*

C'est sous la soutane violette de cet évêque, de ce grand Français, que Mons. Louis-Frédéric Rouquette, un familier de ces pays du Nord américain, est allé accrocher le ruban rouge et la croix — « la croix des hommes auprès de la Croix de DIEU ».

Derrière lui, il apercevait, dans le présent et dans le passé, et il rassemblait, dans la même admiration, tous les autres Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée qui ont préparé la moisson, tous ceux qui, depuis un siècle, se sont passé là le flambeau et ont fait resplendir, dans le ciel de gloire du Canada, les trois lettres : O. M. I.

Mgr GRANDIN, le premier Évêque de Saint-Albert, que n'arrêtait pas même la maladie ; Mgr TACHÉ, l'Explorateur du *Far-West* canadien ; Mgr Laflèche, arrivé là, dans un petit canot, avec deux sauvages et un métis ; Mgr FARAUD, le défricheur de la

---

(1) Cfr. « *La Croix* » (5, rue Bayard, Paris-8e), 47e Année, No 13.211 (4-5 avril 1926), pp. 3-4 : *L'Épopée Blanche*, par Louis-Frédéric Rouquette (par Charles Baussan), avec deux illustrations (*Traîneau* et *Esquimaux*).

forêt nordique ; Mgr CLUT, « l'évêque de peine » ; le P. LACOMBE, « l'homme au bon cœur » ; le P. GIROUX ; et tous les autres, et aussi les Frères, les Sœurs Grises et les autres Religieuses, tous les ouvriers de la grande œuvre.

* * *

« Qui chantera », disait-il, « leur vie misérable et belle ? » — Mons. Rouquette l'a fait lui-même ; il a chanté *l'Épopée blanche*...

Et, d'abord, quelle est leur œuvre ? Qu'ont-ils créé, ces Oblats, et ceux qui les aidaient ? — Ils ont porté la Charité et la Foi à ces tribus indiennes, seules maîtresses, autrefois, de ces grands espaces désolés : Pieds-Noirs, Montagnais, Couteaux-Jaunes, Peaux-de-Lièvres, Loucheux, etc., — tribus jadis errantes, dont la vie était semée de batailles, de victoires et de famines, et qui sont maintenant, pour la plupart, encloses en des réserves où elles achèvent, fières et résignées, de s'éteindre.

« Ils nous ont donné la lumière », disait à Mons. Rouquette un Métis, Tomkins, en parlant des Pères. Avec la lumière, avec la Foi, ils ont apporté la civilisation. A ces sauvages, qui ignoraient la moralité, ils l'ont enseignée. Ils ont rendu possible, en ces solitudes, la civilisation. Après avoir bâti l'église, ils ont bâti le moulin.

Mons. Rouquette a vu, de ses yeux, leur œuvre ; il l'a vu continuer, par l'âme et par les mains d'hommes comme Mgr GROUARD, Mgr BREYNAT, Mgr TURQUETIL, Mgr CHARLEBOIS, le P. FALHER, le P. LACOMBE, le P. GIROUX et bien d'autres ; et il a recueilli de leurs bouches, et des bouches des autres témoins qu'il a rencontrés sur place, la geste des pionniers de DIEU qui les ont précédés.

Là où, après un long voyage en traîneau, dans le grand silence blanc, Mgr TACHÉ planta, un jour, son bâton dans la neige et prit ainsi possession de la terre, où son compagnon, le P. LACOMBE, planta, à son tour, une croix et commença, immédiatement, de bâtir une église, « une ville a surgi, et autour de cette église, dans la prairie, il y a des troupeaux par centaines, et les granges y sont pleines du blé de la moisson ».

A quel prix ces hommes ont-ils acquis ces âmes ? Car c'est pour les âmes de ces pauvres Indiens qu'ils quittaient la douceur de la France ou de la Nouvelle-France. Mons. Rouquette le dit : il dépeint les batailles qu'ils ont soutenues, que les survivants d'entre eux continuent à soutenir, non pas seulement contre la barbarie des sauvages, mais encore et surtout contre le froid, la neige, « la poudrerie », la faim, la forêt, le feu et l'eau.

Il n'a point entrepris d'être un historien qui suit, année par année, les événements, — d'autres l'ont fait. Il est un témoin, un témoin qui sait admirablement voir et admirablement entendre ; c'est un grand voyageur qui, mieux que personne, connaît les souffrances et les dangers des voyages en un pareil pays, en traîneau par 42° sous zéro, perdu dans le désert blanc, comme dans

la nuit. C'est un témoin qui associe, au don de l'observateur et au respect du fait exact et précis, une âme de poète.

Il n'écrit pas une histoire, il la chante ; il chante — sans rien ajouter aux faits, que le cadre vrai et vu de leurs paysages et que la sonnerie de ses mots — l'épopée blanche.

Chants d'épopée qui se succèdent ! Images qui, par delà les années, se rejoignent ! Les admirables scènes à regarder se mouvoir sur l'écran ! Scènes et figures : regardez.

Voici l'église du Missionnaire : « Une humble cabane de troncs d'arbres, couverte d'écorce ; pas de plancher ; une table sert d'autel, un rondin de sapin ; et voilà le siège. Dans un coin, le Père étend une couverture : c'est là qu'il dort. »

Et voici le Curé de cette paroisse — le Père DRÉAU, un Breton de chez nous, « un ancien sergent, s'il vous plaît, qui connaît toutes les sonneries de son régiment et qui vous les siffle. » Il va de ferme en ferme, disant la Messe ici, prêchant là, exhortant les uns, consolant les autres et, le soir à la veillée, donnant les nouvelles : — « A Québec, on dit... »

Voici Mgr TACHÉ, un jour de Noël, à Saint-Joachim : il voudrait pontifier solennellement, et il n'a pas de crosse ! Le P. LACOMBE, de son couteau, taille un bois vert qu'il peinturlure avec de l'ocre jaune. N'est-ce pas une souriante image ?

Mais d'autres ne sourient pas ou, tout au moins, ne sourient pas toutes : ce sauvetage d'une femme, dans la neige, la nuit, — la construction du chemin de fer du Pacifique et l'évangélisation des cheminots, — la discussion amicale avec Sulpice La Berge sur la civilisation moderne, — l'assaut de la solitude et de la faim contre l'âme du Missionnaire, — l'horrible nuit dans la neige, avec cette pensée : « Ne pas s'endormir », — le Missionnaire qui s'égare et que l'on retrouve gelé en bloc, — l'orteil qui gèle et qu'à l'arrivée on tranche d'un coup de rasoir...

Où va, dans la neige, ce Missionnaire — le P. BONNALD ? Il est appelé par le sorcier, le jongleur qui va mourir. Il le confesse. Et, d'un dernier effort, le vieux sorcier se lève, cherche à tâtons un objet qui pendait à un clou, et le jette dans le feu. C'est le tambourin avec lequel il scandait les danses païennes.

D'autres tableaux évoquent le martyre du P. ROUVIÈRE et du P. LEROUX, égorgés par des Esquimaux, en 1912, — la mort du chef de la tribu des Siskibas, Pied-de-Corbeau, — et la naissance d'une paroisse dans l'Extrême-Nord, au pays des Esquimaux, à Chesterfield Inlet.

Le P. TURQUETIL (aujourd'hui, Mgr TURQUETIL) et le P. LEBLANC bâtissent ici l'église : — « Dur travail, travail saint ; des chansons rythment le tapage des marteaux ; planche à planche, l'édifice s'élève ; six jours, les hommes peinent, et, le septième jour, ils l'offrent à DIEU ; et les mains rudes, tailladées de coupures, crevées d'ampoules, consacrent l'Hostie sainte — qu'ils élèvent, pour la première fois, aux yeux des païens étonnés. »

Après les Pères, ce sont les Religieuses que salue Mons. Rou-

quette, les Religieuses comme ces quatre Sœurs Grises qu'il montre partant de Montréal et s'en éloignant, dans une barge, sur le Saint-Laurent, puis écoutant, en route, la légende contée par un Iroquois. « Elles étaient quatre, qui partirent, un matin de printemps » ; et, sur les quatre, il y en avait une qui s'appelait La France...

Il n'oublie pas davantage l'humble soldat qui suit le Père, toujours volontaire et volontairement effacé : le Frère coadjuteur. Et ce sont de touchantes et belles figures qu'il peint : celles du Fr. KEARNEY, du Fr. Alexis REYNAUD, l'ancien vigneron, du Fr. LERICHE, ancien baladin, etc.

C'est avec regret que Mons. Rouquette a quitté, dans leur pays de neige, ces hommes de DIEU — qui « font le sacrifice absolu, le complet abandon d'eux-mêmes, pour amener à DIEU ceux qui sont les plus déshérités, les plus pauvres, les plus abandonnés des fils d'Adam, à l'heure où les humains se ruent à la conquête de buts matériels, pour la satisfaction de leurs appétits ».

Ces hommes de DIEU « ont », dit-il, « des paroles pour apaiser, pour instruire, pour consoler. Ils ont des mots pour toutes les défaillances ; ils endorment la douleur... A quel prix achètent-ils la conversion des âmes ? Depuis des mois, des années, ils se consacrent à l'œuvre du *manque-de-tout*, usant leur vie dans une lutte quotidienne contre le froid, la solitude, la faim, — hydre tricéphale de cette terre nordique où ils ont, volontairement, fixé leur destin ».

* * *

En servant la cause de DIEU, comme le montre si éloquemment l'*Épopée blanche*, les Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée servent, du même coup, la cause de la France. Ils sont de chez nous ou de ce Canada qui demeure, toujours, un morceau de chez nous. Et le monde le sait. Un Orangiste ne disait-il pas à Mons. Rouquette, en parlant d'eux :

— « Il faut être Français pour faire ce qu'ils font. »

Était-il dans l'Alberta ou était-il en France, Mons. Rouquette, quand, dans la Mission Saint-Bernard, il écoutait le P. FALHER fredonner, en Breton qu'il est :

> C'était une frégate,
> Mon joli cœur de rose,
> Dans la mer a tombé,
> Joli cœur de rosier...

Et ne lui est-il pas arrivé, dans la nuit polaire, bleue et froide, d'entendre tout à coup jaillir de la maison d'un fermier, Espérance Lamontagne — un Canadien ramené là de l'État du Maine par le P. FALHER et le P. GIROUX, — cette autre « chanson du pays » :

> A Saint-Malo, beau port de mer,
> Trois beaux navires sont arrivés...

« Les noms sont français dans cet Ouest mystérieux qui s'éveille à la vie. Morinville, Saint-Albert, Millet, Qu'appelle, Portage-la-Prairie, etc., sont la réplique de Jasmin, Claire, Sainte-Anne, Mont-Joli, etc., au pays de Québec.

« Si, là-bas, Maisonneuve et Lévis disent l'Épopée de la Nouvelle-France, ici, Legal, Leduc, Lacombe, Girouxville, Grouard, Falher, Végreville, Cochin, etc., sont des noms d'Oblats, — des noms deux fois français. »

Que fait, pour ces Oblats, la France ?

M. Rouquette n'est pas seulement le témoin et le poète de l'*Épopée blanche*, il est, en deux lignes, un justicier. Il écrit au milieu de la page, qui est la dernière de son beau livre, ces seuls mots :

Les Missionnaires Oblats de MARIE *Immaculée sont expulsés de France !*

Quand donc pourra-t-on rayer ces deux lignes ?

Charles BAUSSAN, *Littér*r.

§ III. — « *Études* » des Jésuites [1].

L'Épopée Blanche — titre étrange d'un livre, qu'on achève les larmes aux yeux, car il renferme les poignants épisodes d'une geste sublime de misère et d'amour.

Pour s'être assis, un jour, au foyer des apôtres du Nord américain, de ces Oblats de MARIE Immaculée qui viennent de célébrer leur jubilé séculaire (2), le romancier du *Grand Silence Blanc* et de *la Bête Errante* a senti que ces hommes héroïques et ignorés entraient, pour jamais, dans sa vie.

(1) Cfr. « *Études — Revue catholique d'Intérêt général* » (5, Place du Président-Mithouard, Paris-VIIe), 63e Année, N° 8 (20 avril 1926), pp. 194-202 : *L'Épopée Blanche* (Louis Jalabert).

(2) La Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée a été fondée, le 25 janvier 1816, à Aix-en-Provence, par Mgr de MAZENOD. Elle a été approuvée, par Léon XII, le 17 février 1826. Destinée primitivement à la France, elle ne tarde pas à déborder ce cadre, trop étroit pour son zèle apostolique. En 1841, Mgr Bourget, Évêque de Montréal, appelle les Oblats au Canada. De la Province de Québec à la Baie d'Hudson, des côtes du Labrador aux bouches du Mackenzie, de la Mer Glaciale au Pacifique, un champ immense s'ouvre à leur apostolat. Ils s'installent, également, en Asie, à Colombo et à Jaffna, — en Afrique, au Natal, au Transvaal, à Kimberley, au Basutoland et en Cimbébasie, — ils prennent pied en Australie et en Bolivie. Au terme de ce premier siècle d'existence, la Congrégation compte plus de trois mille Religieux ; elle a donné à l'Église un cardinal, Son Ém. le Cardinal GUIBERT, Archevêque de Paris, et trente-neuf archevêques ou évêques. Cfr. Rouquette, *op. cit.*, pp. 233-234.

Raconter leur histoire ? Comment y songer, quand on n'a fait que passer parmi eux, — et puis le grand public, celui qu'il faut atteindre, lit-il de longues histoires, des histoires édifiantes surtout ? Mais évoquer « l'Épopée blanche », dont ces Religieux-Missionnaires ont écrit les chants, des bords du Saint-Laurent jusqu'aux extrêmes limites du monde : voilà ce qui a séduit Mons. Rouquette.

Ne demandez donc pas davantage à un livre qui se défend d'être autre chose qu'un « témoignage » rendu par un homme du dehors aux rudes et sublimes Missionnaires des neiges polaires. Aussi, pas de chapitres méthodiquement distribués, — pas de larges vues d'ensemble, — quelques noms propres de héros de plus haute taille que les autres, — quelques notations géographiques, — une poignée de dates, la plupart du temps, rejetées en note ou reléguées en appendice (1), — juste ce qu'il faut d'histoire et de topographie pour s'orienter dans le silence et la neige : et voilà pour le cadre.

Dans l'étreinte de cet horizon, qui étouffe tous les bruits et brouille les perspectives, défilent, à pas feutrés, quelques silhouettes, captées au hasard des rencontres avec les « hommes de prières ». Les unes s'estompent, comme dans un lointain incommensurable, — telles ces ombres un instant entrevues et puis disparaissant, englouties dans le brouillard, dont la nuit laiteuse s'épaissit sur les champs de neige. Une éclaircie soudaine : et voici, près de nous, des géants qui semblent amplifiés par le mirage ou quelque mystérieuse réfraction abolissant les distances, exagérant les proportions et haussant démesurément les tailles.

Qui sont-ils donc, ces hommes dont la haute stature semble un défi à nos petitesses ? Parcourez tel chant de *l'Épopée blanche*, qui n'est qu'une description à donner le frisson de la monotonie des écrasantes solitudes ; relisez telle autre page, qui rend la sensation presque physique de l'angoisse du « grand silence blanc » ; et vous aurez le secret de souffrances sans nom, la révélation d'héroïsmes demeurés sans témoins dans l'émouvant seul à seul avec Dieu des immensités polaires. Vous mesurerez alors, à leurs douleurs et à leur amour, la taille de ces apôtres magnifiques qui s'en allèrent chercher, sur ce calvaire glacial, le rachat des âmes les plus misérables, les plus abjectes et les plus déshéritées.

Montagnais et Pieds-noirs, Castors et Couteaux-jaunes, Plats-côtés-de-chiens et Esclaves, Peaux-de-lièvres et Loucheux, Cris de la plaine et Cris des bois, chasseurs de caribous et d'orignaux, et vous, pêcheurs de phoques, Esquimaux malpropres, huileux et rieurs, quelle séduction émanait donc de vous pour que des hommes de chez nous aient renoncé à toute la douceur de vivre des terres ensoleillées ? Midi rutilant où l'azur du ciel se fond à l'infini dans

(1) On y trouvera (pp. 234-244) une vingtaine de courtes notices consacrées aux Missionnaires dont les noms reviennent plus souvent au cours de l'*Épopée blanche*.

celui de la mer, lande bretonne où le parfum des genêts s'envole avec la voix des cloches, vallée du Rhône où le mistral promène son long frisson et dont le grand ciel est une page bleue, vous perdîtes, un jour, tout votre charme, quand des prêtres — qui s'appelaient GROLLIER, LECORRE ou BREYNAT — entendirent, au fond de leur cœur, l'appel impérieux qui fait les Missionnaires. A ceux-là le Seigneur ne promettait pas les vastes captures qui alourdissent la traîne, la joie exultante des pêches miraculeuses emplissant les barques. Ils peineraient à mourir, avant de voir quelques âmes frustes tomber, une à une, dans leurs filets. Tel ce Missionnaire des Esquimaux, le P. TURQUETIL, — après cinq ans de travail sans relâche, cinq ans de luttes, cinq ans d'efforts surhumains, cinq ans de misère, de douleurs et d'espérance obstinée, — comptant, avec orgueil, douze baptêmes !

* * *

Les âmes s'enfantent toujours dans la douleur. Mais, là-bas, il semble qu'elles coûtent plus cher que partout ailleurs. Trois mots, qui ajoutent l'un à l'autre leur poids de souffrance, résument le long et lent martyre des apôtres des neiges boréales. Le froid, la faim et la solitude : c'est de cela qu'ils ont vécu, dans la nuit glacée et sous le soleil pâle.

Quand on a le sang ardent et le cœur solide, on affrontera facilement peut-être, quelques jours, des températures qui nous donnent le frisson, — rien que d'y songer. Mais, pendant des semaines et des mois, rejeter chaque jour la pile de fourrures sous lesquelles on s'est pelotonné pour concentrer le peu de chaleur qui maintient la vie en veilleuse, chausser ses raquettes et se risquer dehors par des 45° au-dessous de zéro : imaginez ce que la continuité de ces efforts surhumains commande d'héroïsme. Dehors, c'est l'inconnu, avec ses traîtrises, la menace de tous les instants : que le *blizzard* se mette à souffler, que la *poudrerie* tourbillonnante aveugle le coureur aventuré loin de sa case, ou que le brouillard survienne enveloppant les plus proches repères de ses ténèbres cotonneuses, il n'y a plus qu'à prendre patience. Pendant des heures qu'on ne songe plus à compter, des jours qui pèsent comme des siècles, il faut attendre le caprice d'une éclaircie qui permette de s'orienter. Heureux si l'on découvre à tâtons un trou de neige où l'on puisse se terrer, un bloc de glace formant paravent au pied duquel on se fera tout petit, replié sur soi-même pour laisser passer la tempête par-dessus sa tête.

Relisez le chapitre intitulé : « L'horrible Nuit » (1) ; et, si vous le pouvez, tâchez de revivre le cauchemar hallucinant de cette nuit d'épouvante où Mgr GRANDIN faillit périr, à moins d'un quart

(1) *L'Épopée Blanche*, pp. 123-133. Ici, comme dans deux ou trois passages, j'emprunte à Mons. Rouquette quelques lambeaux de phrase sans les mettre entre guillemets. (*Note de l'Auteur.*)

d'heure de la Mission Saint-Joseph. Les Gens du Cuivre attendent l'évêque ; ils l'espèrent aussi les Couteaux-jaunes, issus, suivant la légende, du premier homme et d'une gélinotte métamorphosée en femme. Le temps est incertain, la neige mauvaise. Mais, quand on est l'évêque des glaces, calcule-t-on avec les risques quotidiens ? Il part. La tempête redoutée éclate, cachant le ciel, balayant la surface du lac polie comme un miroir, effaçant toute empreinte — pas des hommes, griffes des chiens, sillons des traînes. Happés par le brouillard, les compagnons de l'évêque ont disparu. Il reste seul avec le petit Baptiste Pépin, un garçonnet de onze ans. S'arrêter, c'est la mort : il faut marcher, suivant la rude loi du Nord, car déjà le sang bat moins vite dans les artères. On va donc, pendant des heures, mais voici que la grisaille d'un jour chétif s'épaissit, subitement : c'est la nuit, la nuit qui prend, la nuit qui enveloppe, la nuit qui tue. L'homme est robuste, et sa foi le soutient comme aussi la pensée de tous ceux qui l'attendent, à qui il porte Jésus-Christ. Épuisé, le garçonnet chancelle ; il voudrait vivre, tout de même, car il lui semble qu'il est encore trop petit pour mourir. Ses mains s'agrippent au bras de l'évêque, paralysant le peu de forces qui restent à l'homme pour lutter contre l'envahissement de la mortelle torpeur. Ce n'est pas le Missionnaire qui secouera, pour sauver la sienne, la petite vie mourante accrochée à son bras. Le grand froid les saisira tous deux dans une dernière étreinte, où le Père aura donné à l'enfant la force de mourir apaisé. Mais la Providence veillait, qui mit sur les pas des errants l'asile d'un trou de neige. L'évêque s'y glisse, y attire son petit compagnon, lui fait un rempart de son corps, le maintient éveillé pour l'arracher au grand sommeil qui le gagne en lui chantonnant, à mi-voix, les plus gais refrains de France. Qui dira l'angoisse de ces heures tragiques, dont la lenteur à se dérouler effilait les espoirs de salut ! Enfin, voici l'aube tremblante et, là-bas, un trait noir : la terre. Sauvés ! Avec quelle énergie renouvelée l'évêque traîna l'enfant disputé à la mort vers la Mission Saint-Joseph — où le couple, transi jusqu'aux moelles, arriva pendant la Messe qui se disait pour ceux qu'on n'attendait plus.

***

Combien de fois s'est répétée cette histoire ? Ils ont négligé de nous l'apprendre, ceux qui ont revendiqué comme héritage de geler tout vifs dans la plus inhospitalière des Missions. Mais neige, glace, blizzard, poudrerie ne sont pas le tout de leur partage. Ils ont droit à d'autres tourments, et ils payent largement cette part de rançon des âmes qu'ils rachètent.

Il y a, d'abord, la faim. Comment résister aux morsures cuisantes du froid qui vous gèle jusqu'au cœur, à la prodigieuse dépense de vie nécessaire pour ne pas périr, lorsque la faim vous tenaille ?

Dans les terres nordiques, quand la « lune affamée » roule, toutes

les nuits, à travers le ciel morne, annonçant la disparition des bisons ou des caribous, le sauvage se terre, le ventre creux.

Plus prévoyant, le Missionnaire n'est pas mieux partagé. Comment compter sur le ravitaillement qui, parfois, tarde un an ou deux, alors que la charité a, depuis longtemps, dispersé les dernières provisions ? Reste la chasse ou bien la pêche, avec l'angoissant aléa dont dépend le repas de demain. N'a-t-on pas vu des semaines se passer sans tirer un coup de fusil, et soixante-dix hameçons, en dix jours, ne rapporter que quatre poissons ? Alors, on mange quand on peut et ce que l'on a : un corbeau, deux belettes, un vieux chien. À la Mission de la Providence, — comme pour éprouver la foi de ceux qui se sont confiés à elle — depuis que les Religieux ont bâti la maison, la famine est debout sur le seuil de la porte.

Chez soi, même aux jours de pire disette, on découvre toujours quelques vieux rebuts à grignoter : la provision de suif pour la lampe y passera, — s'il le faut, on mâchera des lambeaux de vieilles peaux, — et, quand on n'aura plus rien, il restera le sommeil pour donner quelques heures d'oubli. Mais, qu'on soit surpris en voyage par la tempête ou une de ces bourrasques de neige qui soufflent toute une semaine sans désemparer les quelques livres de pemmican, parcimonieusement économisées, sont vite épuisées. Il faut vivre pour marcher, car, l'arrêt, c'est la mort. On dévore ce qui vous tombe sous la main. N'a-t-on pas, un jour, retrouvé le Père GROLLIER errant sur un lac, alors que, pour se traîner encore quelques heures, il avait rongé jusqu'à ses mocassins ?

* * *

Le froid et la famine ! Souffrances physiques contre lesquelles le courage se débat. Mais des jours viennent où l'énergie la mieux trempée commence à faiblir. Quand on est exténué de privations, qu'un an, deux ans, trois ans même ont passé sans ravitaillement moral, sans nouvelles, sans l'humble réconfort d'une parole amicale, que des journées, des semaines s'écoulent, sans qu'on rencontre âme qui vive dans des déserts qui, parfois, ne comptent pas un habitant par 100 ou 250 kilomètres carrés, il est inévitable que le cœur se sente défaillir. C'est l'angoisse déprimante de l'isolement, l'écrasant fardeau de la solitude totale.

Comment résister, alors, à l'assaut des souvenirs qui remontent du passé avec lequel on brisa, un jour d'élan et de joie conquérante ? Oh ! le charme enjôleur de la bonne petite vie facile que naguère il parut tout simple de sacrifier pour risquer la sublime aventure de l'apostolat, les faciles conquêtes d'un ministère prometteur qu'on eût trouvé si près ! Le cœur le mieux cuirassé de virile et sainte énergie n'est pas à l'abri de ces séductions du retour en arrière. Et que de fois, pour « tenir », l'apôtre n'a-t-il pas eu, pendant des semaines d'agonie morale, l'unique réconfort de son

crucifix ! Que d'étreintes passionnées et douloureuses où se refirent, alors, des courages défaillants !

Les yeux sur la belle face résignée de son Maître, le serviteur a su accepter, et son propre visage s'est paré de la séduction de son dévouement. Et c'est justement par son héroïque misère que le Missionnaire devient attirant. Les sauvages ne soupçonnent pas encore que les souffrances du prêtre étranger payent la rançon de leurs âmes. Ils s'apprivoisent, cependant, et ce premier contact est déjà une emprise.

On ne se rit plus de la détresse de cet évêque — Mgr Grandin — dont le palais épiscopal, boue et troncs d'arbre, mesure 22 pieds carrés, moins qu'une hutte d'Indien ; et l'évêque pouilleux, hâve, chétif, aux yeux saignants du mal des neiges, est devenu l'ami des Esclaves. En lui ils reconnaissent, avec un respect craintif qui est déjà un hommage, le « grand Chef de la Prière ».

C'est son indigence encore, autant que la bonté de son cœur, qui fait accepter, des Mangeurs de Caribous, l'« évêque du vent » — Mgr Breynat. Comme le vent, qui lui a valu son titre épiscopal, il passe sur les terres désolées, et, partout où son zèle le pousse, il porte, comme les souffles attiédis annonciateurs de renouveau, l'espérance de jours meilleurs et la semence qui lèvera quand il plaira à Dieu.

* * *

Les semailles ont été dures, et la moisson s'est fait attendre avant de récompenser les magnanimes défricheurs de ces terres ingrates.

Mais, enfin, l'heure des joies a sonné : Indiens, Métis Canadiens aussi et même ces déchets d'humanité qu'attire la frénésie de l'aventureuse recherche de l'or, ont tour à tour subi l'ascendant de la charité et de la misère volontaire. L'instinct obscur de ces primitifs a su distinguer — d'autres Blancs, maringouins suceurs, venus les dépouiller de leurs fourrures — ces Blancs qui donnaient sans compter et ne demandaient en retour qu'un peu d'amitié.

Apprivoisés, il a fallu les civiliser, faire de ces errants faméliques et sauvages, vague troupeau que la faim décimait, des hommes, des chrétiens, des enfants de l'universelle Mère — l'Église du Christ. Lourde tâche, et combien décourageante, que celle-là ! Il a fallu arracher les Indiens à leur abjection, relever en eux l'idée de l'humanité.

A la venue des Missionnaires, les Montagnais n'avaient qu'un mot pour désigner le chien... et la femme. On devine les affreuses conséquences de ce mépris : la dégradation de la femme, le dédain de sa vie et jusqu'à l'infanticide par lequel, la faim aidant, on se débarrassait des bouches inutiles. Rien n'est navrant comme l'ingénuité de cette mère à qui Mgr Grouard reprochait un jour, avec une véhémence tout apostolique, d'avoir étranglé son enfant. La sauvagesse, interdite, ne comprenait pas le pourquoi de cette grande colère. Chassée, elle confiait son étonnement à un Métis :

— « Le Père a l'air furieux contre moi. Peut-être croit-il que c'est un garçon que j'ai tué ; mais non, explique-lui, ce n'est rien qu'une fille. »

Que d'efforts, que de luttes pour déraciner les coutumes barbares, la sorcellerie abrutissante, pour tirer de leur immoralité et de leurs vices ces êtres dégénérés ! Mais, préparée par la charité, l'œuvre divine s'est accomplie, et, dans les âmes enténébrées, le souffle de l'Évangile a fait pénétrer des semences de vertus chrétiennes.

Tous les Missionnaires ne connurent pas le bonheur des peuplades converties. Combien sont-ils, ceux qui moururent à la peine, et combien ceux qu'un coup de massue, le fil d'un coutelas ou une balle dans le dos jetèrent, tout sanglants, sur la terre buveuse de sang ? Mais échouer en donnant sa vie, c'est encore triompher.

Jean-Baptiste Rouvière et Guillaume LeRoux, pour ne citer que ceux-là, se sont lancés à la poursuite des Esquimaux mangeurs de chair crue. Longtemps, ils errèrent à la recherche des nomades insaisissables, et les débris de leur journal ne sont qu'une litanie de douleurs. Ils les rejoignent, cependant, mais c'est pour recevoir, l'un et l'autre, le coup de mort en salaire de cette poursuite obstinée. On ne nous dit pas si la peuplade se convertit ; mais, si elle demeura rebelle, le sang qu'avait bu la Terre Désolée fut réversible sur d'autres tribus et d'autres terres.

Convertisseurs d'âmes, les Oblats se sont montrés encore colonisateurs émérites, aux vastes conceptions et aux magnifiques réussites.

Ce sont eux qui ont ramené les Canadiens français dans le North Alberta. Pour accomplir cette œuvre merveilleuse de fécondité, ils durent s'en aller quérir les futurs colons dans l'Est, les déraciner, les attirer, les encourager et les soutenir. Aux intrépides ils montrèrent la voie, à ceux dont le courage chancelait ils surent communiquer l'enthousiasme de leur foi. Et c'est ainsi que des villages innombrables se sont créés et peuplés, serrés autour de l'église, où une divine présence marque le centre de ralliement des cœurs. Paroisse par paroisse, diocèse par diocèse, les conquêtes des Oblats ont créé et organisé tout un pays.

Et, douceur charmante pour ceux de la vieille France, dans ces vivaces colonies, toutes bruissantes d'allégresse active, les chants qui égaient les veillées, ce sont les chansons de chez nous, les vieux airs de l'Anjou, de la Normandie, de la Bretagne et de la Saintonge.

Les Indiens, premières et douloureuses conquêtes des Missionnaires, les Indiens disparaissent, fiers et résignés. Mais, si la race étiolée s'épuise, dans les yeux de ceux qui s'en vont, la Foi, don divin des Pères, a mis le grand apaisement de Dieu. Leur place sera prise par les colons, leurs voisins, et ainsi l'œuvre apostolique des premiers défricheurs se survivra.

*
* *

La charité, la charité, la charité ! Ce mot divin, trois fois répété par Mgr de MAZENOD agonisant, ne résumait pas seulement magnifiquement sa vie et son apostolat. Il exprimait, par avance, l'avenir de son œuvre. Les Oblats sont demeurés fidèles à la consigne sacrée. Souffrances endurées, apostolat héroïque, splendides conquêtes, — un seul mot vous explique tout cela, et c'est celui du vieil évêque mourant : *la charité !*

C'est elle qui soutint les Missionnaires, dans leurs sublimes renoncements ; elle qui inspira leur dévouement ; elle encore qui amollit les cœurs sauvages et courba, sous le signe divin. chevelures empennées et rudes têtes casquées de castor. C'est d'elle que vivent les innombrables chrétientés qui prospèrent, là-bas, « sous le signe de MARIE ». Charité des vivants qui peinent, charité plus persuasive peut-être de ceux qui dorment, le sacrifice consommé, allongés entre deux sauvages : c'est elle qui gagna à l'apostolat le chantre de l'*Épopée blanche.*

Les critiques maussades reprocheront, sans doute, à Mons. Rouquette de chanter au lieu de raconter ; on lui fera grief d'une composition souvent lâche et parfois désordonnée, d'un lyrisme inégal et trop continu. Il répondra qu'un poème, fût-il en prose, n'est pas une histoire et qu'on ne peut lui demander, à lui, que de laisser éclater le trop-plein de son cœur devant une œuvre dont la beauté entrevue l'a conquis à jamais.

Lisez donc son livre : il est beau. Savourez-le : il est bienfaisant. Et quand, le cœur exultant d'une fierté reconnaissante, — car nous avons part, si chétifs que nous soyons, aux grandioses prouesses de nos frères de là-bas — quand vous arriverez à la fin du dernier chapitre, vos regards se heurteront à cette phrase coupante, qui se détache en pleine page : « LES MISSIONNAIRES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE SONT EXPULSÉS DE FRANCE. » Alors, — songeant que d'autres que nous Français, après avoir dévoré les pages de ce livre d'or, s'arrêteront sur cette ligne, — vous baisserez la tête.

Louis JALABERT, *S. J.* (1).

(1) Nous trouvons — dans la « *Revue d'Histoire des Missions* » (17, Rue Soufflot, Paris-V^e), IIIe année, n° 3 (septembre 1926), pp. 321-352 — un nouvel article sur les Oblats, sous la même signature « Louis Jalabert, *S. J.* » Cet article, également fort intéressant, est intitulé : — *A propos d'un Centenaire (1826-1926) : Les Missions indiennes des Oblats.* En attendant que nous puissions le reproduire, nous tenons à remercier, bien cordialement, le vaillant écrivain du sympathique intérêt qu'il veut bien porter à nos œuvres : DIEU le bénisse !

II. — La Mort chrétienne de Mons. Rouquette[1].

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Nous venons de conduire à sa dernière demeure le cher Rouquette. Quelle affluence et quelle sympathie de toutes les classes et aussi de toutes les couleurs de l'opinion, — et, cela, à son endroit comme au nôtre ! Un détail vous le prouvera :

Rouquette ne voulut permettre aucun discours près de sa tombe. La consigne fut gardée. Mais, lorsque j'eus récité, là, les dernières prières, un personnage de la noblesse catholique, un grand écrivain protestant et un israélite de marque vinrent, ensemble, me supplier de dire quelques mots d'adieu au cher disparu, puisque j'avais été son pilote et son confident. Je dus m'exécuter, jusqu'au moment où l'émotion de tous m'envahit moi-même...

Son *Épopée* lui survit ; et sa mort elle-même tourne vers nous, plus que jamais, l'attention sympathique de l'opinion universelle...

Rouquette est mort comme un saint. Je l'avais préparé à tout, il y a douze à quinze jours ; et il reçut, alors, les sacrements dans les touchants sentiments de la foi la plus vive.

Aussitôt, la fièvre tombant, on se reprit à espérer ; et, le mieux s'accentuant tous les jours, on se réjouissait de la prochaine guérison complète. Et c'est alors que, lundi soir (10 mai), à 5 heures, subitement, l'embolie cardiaque survint. Un conp de téléphone me permit d'arriver à temps pour lui donner une dernière absolution.

Sa dernière demi-heure de vie, en pleine lucidité, ne fut qu'une prière — d'abandon à la Volonté de DIEU, d'acceptation de la mort en expiation de ses fautes et d'appel à la Sainte Vierge pour qu'Elle l'introduise près de DIEU... Et, comme on lui disait :

— « Le P. DELOUCHE va arriver... »

— « Je serai heureux de le revoir encore », répondit-il, « mais sa présence n'est plus nécessaire, car je meurs en paix, réconcilié avec DIEU et prêt à paraître devant Lui. »

Le BON DIEU, j'en suis convaincu, a ménagé tant de grâces à ce véritable apôtre, en raison de son ouvrage, — *L'Épopée* — qui opère, chez tous, la plus salutaire impression et, souvent,

(1) Lettre, datée du 14 mai 1926 et adressée, par le R. P. Cyprien DELOUCHE (7, Square Clignancourt, Paris-XVIIIe), à S. G. Mgr notre Révérendissime Père Supérieur Général.

de complètes transformations surnaturelles... Et sa diffusion ne fait que commencer !...

Veuillez me croire, Monseigneur et bien-aimé Père, votre affectueusement dévoué en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

Cyprien DELOUCHE, *O. M. I.*

II. — Six Lettres d'Éloges sur « l'Épopée Blanche ».

§ I. — Lettre d'un Consul [1].

Pas plus que Louis Hémon, en écrivant *Maria Chapdelaine*, n'a pensé écrire l'histoire des Canadiens français de la Province de Québec, personne ne verra dans l'*Épopée Blanche* l'histoire des Canadiens français de l'Ouest.

Mais, tel qu'il est, le livre de Mons. Rouquette est d'une lecture attrayante, — plein de passages d'une psychologie profonde, — captivant de la première à la dernière ligne, — en un mot, une œuvre qui restera, parce qu'elle exprime de beaux sentiments, s'inspire d'un idéal élevé et est écrite dans un style rapide, clair et bien français : c'est un beau et bon livre.

Nos bibliothèques publiques et paroissiales tiendront à cœur d'en avoir sur leurs rayons. L'Association canadienne-française d'Alberta ne manquera pas de s'en procurer pour les distributions de prix du « Concours de Français » de cet été. Tous ceux, enfin, qui aiment la bonne lecture et la bonne littérature voudront en avoir un exemplaire.

§ II. — Lettre d'un Prélat [2].

L'Épopée Blanche... : Mgr Mério l'a emportée avec lui dans ses courses apostoliques à travers la France, où il tâche, lui aussi, de faire connaître les Missionnaires et de leur susciter des amitiés et des ressources.

Ses fonctions de Directeur de la Sainte-Enfance l'ont mis, très souvent, en rapport avec les Missionnaires Oblats de MARIE

(1) Monsieur le Consul de France à Edmonton, Alberta, Canada.

(2) Mgr Eugène Mério, Protonotaire apostolique et Directeur Général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance (44, Rue du Cherche-Midi, Paris-6e).

Immaculée. Il sait leurs grands mérites, l'énergie qu'ils déploient et leur perpétuel héroïsme.

Il a éprouvé l'intérêt poignant des pages que leur consacre Mons. Rouquette. C'est un admirable et très juste hommage rendu à leur apostolat. En révélant la vie de ces Missionnaires, Mons. Rouquette a fourni un tonique excellent aux pauvres âmes qui s'abandonnent, qui traînent leur existence, au lieu de la conduire, ne sachant pas regarder le ciel. Il a fait un beau et bon livre et bien servi la cause des Missions.

§ III. — Lettre d'un Évêque [1].

Paris, le 25 *mars* 1926.

MONSIEUR,

J'ai trouvé votre livre, au retour d'un voyage en Hollande : cela vous explique que je ne vous en aie pas remercié plus tôt.

Permettez-moi, maintenant, de vous adresser mes plus sincères félicitations et pour l'œuvre elle-même et pour le sentiment qui l'a inspirée. Il est bien juste de parler d'héroïsme au sujet des Oblats de MARIE Immaculée et de leur apostolat, et bien bon et bien utile de le faire connaître au grand public et au public littéraire.

Je me réjouis qu'un talent comme le vôtre ait été mis au service d'une si belle cause ; et je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et dévoués.

† Alfred BAUDRILLART, *Orat.*

§ IV. — Lettre d'un Archevêque [2].

Paris, le 26 *novembre* 1925.

MONSIEUR,

Votre *Épopée Blanche* n'a pas besoin, en guise de prologue, de la Lettre-Préface que vous désirez.

Le titre lui-même de votre ouvrage l'explique, dès la première ligne, et, avec vous, nous pénétrons d'emblée *in medias res*, — je veux dire, en pleine activité apostolique, dans ces contrées de l'Extrême-Nord où rayonnent, où triomphent la foi et la charité des Oblats de MARIE Immaculée.

Quiconque aura fait, avec vous, les premiers pas ne vous quittera plus. Avec vous, il voyagera sur ces terres désolées, à la suite

(1) S. G. Mgr Alfred Baudrillart, membre de l'Oratoire de France et de l'Académie française, Évêque titulaire d'Himéria et Recteur de l'Institut catholique de Paris (74, Rue de Vaugirard, Paris-6e).

(2) Son Ém. le Cardinal Louis Dubois, Archevêque de Paris (1920) et naguère Évêque de Verdun (1901), Archevêque de Bourges (1909) et Archevêque de Rouen (1916).

de ces conquérants d'âmes — qui bravent le froid, la faim, la neige, les fleuves et les lacs glacés, les solitudes immenses, la barbarie des hommes, pour étendre, toujours plus loin, le règne de l'Évangile et les bienfaits de la civilisation chrétienne.

Quels courageux apôtres, quelles nobles âmes et quels bons Français ! Vous en citez quelques-uns, héros magiques de votre *Épopée*. Ceux-là, ce n'est pas la passion qui les hante, ni l'amour des richesses, ni la recherche des honneurs, ni l'ambition. Comme ils dominent ces misères, ces hommes vraiment grands parce qu'ils sont « les hommes de la prière », des hommes de DIEU !

J'en ai connu, j'en connais encore quelques-uns, et je me sens saisi d'admiration pour des Missionnaires comme les GRANDIN et les GROUARD, — pour ne citer que ceux-là, mes compatriotes et la gloire de notre pays sarthois, de leur Congrégation et de la France entière.

Le Gouvernement français s'est honoré, en décorant de la Légion d'Honneur le vénérable Évêque d'Ibora, — qui, après plus de soixante ans d'apostolat, continue, à 85 ans, sa vie véritablement épique de missionnaire, prédicateur, défricheur, fondateur et, pardessus tout, bienfaiteur très dévoué de ces lointaines populations, qu'il chérit comme ses enfants.

Chargé de porter vous-même à Mgr GROUARD la croix si bien méritée, vous avez vu à l'œuvre, non seulement le vieil évêque, mais tous ses frères. Et, ce que vous avez vu, vous le racontez, en une série de tableaux où l'on sent vibrer vos sentiments de sympathie, d'admiration, de fierté.

Les âmes de vos lecteurs, Monsieur, vibreront avec la vôtre : pas un, j'en suis sûr, ne résistera au charme prenant de votre livre, livre « de bonne foi », où parlent seuls les hauts faits de vos héros — des Religieux, fils de la douce France.

Que la France, fière de leurs travaux, leur redevienne accueillante et fraternelle !...

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes félicitations bien vives, l'assurance de mes sentiments tout dévoués.

† Louis Card. DUBOIS.

§ V. — Lettre d'un Cardinal [1].

Rome, Palais de la Propagande, ce 30 *décembre* 1925.

MONSIEUR,

Les magnifiques esquisses que vous avez réunies et que vous allez éditer, sous le titre suggestif de l'*Épopée Blanche*, ne laisseront pas de faire une profonde impression sur tous ceux qui auront

(1) Son Ém. le Cardinal Guillaume van Rossum, de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur, Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande et Protecteur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée.

le bonheur de vous lire. Le cadre, de style si vif et si riche, dans lequel vous nous présentez ces tableaux de la vie des Missionnaires près du Pôle Nord, ne pourra que la confirmer et l'accroître davantage encore. Cette impression ne restera pas fugitive : elle aura des effets salutaires. Bien plus, même les plus implacables adversaires de tout ce qui a encore une apparence de religion, ne pourront refuser leur admiration à ces héros qui, pour atteindre leur idéal, approchent des dernières limites du sacrifice, puisque, disant adieu à tout et se privant de toutes les commodités modernes, ils se renferment, pour des années, dans une solitude bien morne, à laquelle s'ajoutent des conditions de climat à peine supportables pour la nature humaine, — et, tout cela, pour arriver, après de longues années, à un résultat que la courte vue humaine dirait mesquin et presque nul.

Bien plus grande que l'admiration stérile de ceux qui n'ont plus la foi sera l'influence que vos descriptions auront sur ceux de vos lecteurs qui vivent la vie des chrétiens. Ceux-ci, s'ils sont prêtres ou religieux, auront devant les yeux un magnifique spectacle, qui leur servira de continuel exemple dans leurs travaux quotidiens pour le salut des âmes : que de leçons salutaires ils puiseront dans vos pages ! S'ils sont simples fidèles, ils apprendront à aimer les Missions, et ils comprendront mieux leur devoir de coopérer aux travaux des Missionnaires et de hâter la conversion des pauvres infidèles, — du moins, par leurs prières et par leurs sacrifices.

Pour moi, j'y ai trouvé une confirmation de cette conviction, qui s'est formée en moi à mesure que j'entrais dans la connaissance des Missions, que les RR. PP. Oblats sont de vrais Missionnaires, dans le sens le plus sublime du mot, et que, spécialement pour les Missions de l'Extrême-Nord, ils ont des mérites uniques. Ici, encore une fois, on voit clairement qu'ils ne sont pas de ceux qui cherchent le succès immédiat, ni de ceux qui se découragent quand, après maints efforts, ils ne recueillent qu'une maigre récolte, ni de ceux qui redoutent les obstacles, les difficultés, les peines et les sacrifices, ni de ceux qui croient toutes les souffrances inutiles s'ils n'en voient pas les fruits eux-mêmes. Les Pères Oblats — on le voit si nettement — sont des hommes de DIEU : ils travaillent pour DIEU, leurs travaux sont pour eux, en premier lieu, un moyen de sanctification personnelle et, cela, pour glorifier DIEU. Ce but immédiat de la gloire de DIEU atteint, ils sont satisfaits ; ils savent, du reste, que rien de tout ce qu'ils font ne se perd, mais que tout sert au profit du corps mystique du Christ. Apôtres universels et embrassant dans leur zèle dévorant tout le genre humain, ils préfèrent les efforts en apparence stériles pour coopérer ainsi plus efficacement à l'extension du Règne du Christ.

Je vous suis reconnaissant, Monsieur, de nous avoir montré tout ceci et d'une manière si attrayante ; et, tout en vous félicitant de ce travail, je souhaite vivement qu'il soit répandu aussi largement que possible, afin de susciter, dans cette France génératrice

de si nobles élans, d'autres apôtres qui marchent sur les traces de ces vrais pionniers du Christianisme et de la civilisation...

Agréez, Monsieur, l'expression de mon estime et de ma reconnaissance, avec lesquelles je suis

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur.

Guillaume Card. van Rossum.

§ VI. — **Lettre du Pape.**

SEGRETERIA DI STATO
DI SUA SANTITA.

Palais du Vatican, 24 *avril* 1926.

Monsieur,

Je m'empresse, avec bonheur, de vous dire la bienveillance avec laquelle le Saint-Père a agréé l'hommage que vous Lui avez fait de votre beau livre : *L'Épopée Blanche.*

En vous remerciant de cette preuve de vénération filiale, le Souverain Pontife vous félicite de la publication d'un travail qui est une gloire pour toute la Famille religieuse des Oblats de Marie Immaculée et un hommage ému à l'héroïsme de leurs Missionnaires au Canada — qui tous ont prouvé, par un zèle admirable, « qu'il ne faut pas épargner sa peine, si l'on veut être béni de Dieu ».

En vous transmettant la Bénédiction apostolique que Sa Sainteté vous envoie de tout cœur, comme gage de sa bienveillance, je vous exprime aussi ma vive gratitude pour l'exemplaire qui a été si bienveillamment imprimé pour moi ; et je profite de l'occasion pour vous donner, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués en Notre-Seigneur,

Pierre Card. Gasparri.

Nihil obstat.

Romæ, die 25a Septembris A.D. 1926.

† Aug. Dontenwill, *O. M. I., Arch. Ptol., Sup. Gen.*

Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 299,11,26.